

Hanezu

Sélection officielle/
En compétition

Troisième film de fiction de Naomi Kawase, troisième sélection en compétition à Cannes. N'allez pas croire, cependant, que la dame joue les habituées, qu'elle s'est installée dans la répétition. La trajectoire de cette Japonaise, qui s'est longtemps illustrée dans des documentaires autobiographiques, se caractérise au contraire par la réinvention permanente de son cinéma. Après le sublime *Shara* (à Cannes en 2003), après *La Forêt de Mogari*, qui lui valut le Grand Prix en 2007, *Hanezu* est un film d'une fragilité bouleversante, une ode à l'harmonie de l'homme avec la nature, à la circulation des signes, des affects, des esprits entre le passé et le présent.

La cinéaste a tourné à Asuka, ancienne capitale impériale du Japon, où ont lieu actuellement des fouilles archéologiques, dans la région de Nara dont elle est originaire. Son film s'ouvre et se ferme sur la même séquence : une pelleteuse qui creuse le sol longuement, le retourne, en dépose les morceaux sur un tapis roulant. C'est beau, étonnant, et les séquences intermédiaires ne le sont pas moins, qui embarquent le film dans les montagnes alentours, magnifiées par la caméra de Naomi Kawase. Au son, une voix semblant revenue d'entre les morts, porteuse d'un écho d'une sensualité merveilleuse, récite un poème.

Echos harmonieux

La légende qui s'y raconte est celle des trois montagnes de la région. Deux d'entre elles étaient des hommes, l'un et l'autre amoureux de la troisième, la femme. Pour son amour, ils se sont battus à mort.

Le film s'enroule autour de cette légende. Il y a une femme, un mari, un amant. La femme sera enceinte, le mari finira par se tuer. Un album photos renvoie à une histoire plus ancienne, celle du grand-père de l'amant, qui partit à la guerre, et dont la femme passa sa vie à attendre le retour.

Il ne se passe presque rien. Naomi Kawase filme la présence, l'inscription des corps dans la nature et des sentiments dans le mouvement du monde. Ses personnages sont mis à égalité avec de drôles d'insectes, avec des oisillons tout juste venus au monde, avec une toile d'araignée qui reflète la lumière. Ils marchent, se tiennent la main, se préparent à manger. Les dialogues sont réduits au minimum, fondus dans le lourd bruit de l'eau, du vent.

Evoluant par succession d'échos harmonieux entre l'histoire au présent, celle des grands-parents et celle de la légende, ce film-poème traduit une conception cyclique du temps et animiste du monde. On n'est pas si loin d'*Oncle Boonmee*, le film thaïlandais d'Apichatpong Weerasethakul, qui remporta la Palme d'or en 2010. ■

Isabelle Regnier

Film japonais de Naomi Kawase.

Avec Tohta Komizu, Hako Oshima,
Tetsuya Akikawa. (1h31.)